

MAURICE ROBIN

Idéologie(s) de Valéry Giscard d'Estaing?

Y a-t-il une idéologie (1) giscardienne ? De nombreuses formules, rapportées par X. de La Fournière en feraient douter. Lorsque Valéry Giscard d'Estaing déclare : « L'esprit de notre temps, c'est l'esprit des réalités... l'esprit centriste est la différence entre une idéologie et une analyse des réalités », on peut penser qu'il répudie cette notion. Mais cependant, *Démocratie française* a été écrit pour répondre à l'« attente idéologique de nos contemporains que les idéologies classiques ne sauraient satisfaire » (2). On doit donc en conclure qu'à un certain point de vue il existe bien un « idéal », une idéologie du Président de la République, constituant son intime conviction et qu'il expose comme un projet ambitieux conçu pour la France.

Pour connaître cette idéologie, nous nous sommes bornés volontairement à l'analyse de deux textes très significatifs : *Démocratie française* (3) et le Discours de Verdun-sur-le-Doubs (*).

Sans doute, étant donné ses idées, l'idéologie du Président réside-t-elle d'abord dans les mesures politiques, sociales et économiques qui ont été prises sous son impulsion. *Démocratie française* est venue en donner la signification d'ensemble, montrer que les mesures fragmentaires s'intégraient dans un tout. Le Discours de Verdun-sur-le-Doubs a précisé, dans un langage plus simple, cette idéologie.

(1) Nous n'entrerons pas dans les controverses autour de la notion d'idéologie. Le texte montrera clairement quelle conception nous en avons.

(2) *Démocratie française*, p. 37.

(3) Annoncée dès 1969, parue en 1976 chez Fayard.

(*) Cité dans le texte publié par le journal *Le Monde* des 29-30 janvier 1978.

Apparemment, ces deux textes ne s'adressent pas au même public : *Démocratie française* semble destinée aux élites des classes moyennes, leur fournissant les idées nécessaires pour les rendre conscients de leur nature et de leur mission. Le Discours de Verdun-sur-le-Doubs apparaît plus « circonstanciel », s'adressant à la population d'une petite commune rurale. En réalité, le public visé est le même dans les deux cas : il ne s'agit pas de « mobiliser » la masse des électeurs du centre droit et de la droite, ralliée par intérêt au système (non sans grincement parfois), ni la masse des électeurs de gauche, prisonniers de l'idéologie et des formations « marxistes » (du moins pour l'instant). Il s'agit donc de s'assurer des marges du centre constituant l'électorat flottant qui « fait » le sens de l'élection (4).

Pour séduire cet électorat, le Président de la République élabore, dans *Démocratie française*, une vision du monde sous la forme d'une philosophie de l'Histoire : c'est ce qui constitue l'idéologie du discours (première partie). Mais, en même temps, dans l'épaisseur de la « langue » de Valéry Giscard d'Estaing, se développent moins visiblement, mais peut-être plus efficacement, toute une série de thèmes idéologiques qui feront l'objet de la deuxième partie.

I. L'IDÉOLOGIE DU DISCOURS

Dans *Démocratie française*, Valéry Giscard d'Estaing développe une philosophie de l'Histoire qui constitue la base de sa vision du monde. Il n'est pas question ici d'en chercher les origines, mais seulement le contenu et la signification. Sans doute, le « contenu » est largement puisé dans les « schémas générateurs » de la pensée du courant centriste auquel il appartient, et dont l'inventaire a été présenté par Pierre Bourdieu et son équipe (5). Mais ce qui lui donne sa nature et sa signification vient sans doute de sa présentation systématique, qui prend la forme d'une philosophie de l'Histoire comme/contre le marxisme. Elaborée pour la France, qui doit jouer

(4) Selon Xavier de LA FOURNIÈRE, V. Giscard d'Estaing aurait déclaré en 1976 au groupe républicain indépendant : « Notre objectif est de retrouver l'électorat modéré traditionnel, notre seconde ambition est d'attirer tous ceux qui, au centre, estiment que pour avoir un régime de stabilité et d'efficacité, il convient d'apporter un concours à la majorité » (*Valéry Giscard d'Estaing*, p. 47). Notons que ce texte est en opposition avec la Préface de R. PRIOURET (particulièrement p. XIII).

(5) « Le discours dominant sur le monde social doit sa cohérence pratique au fait qu'il est produit à partir d'un petit nombre de schémas générateurs » (*Actes de la recherche en sciences sociales*, juin 1976 (n° 2-3), p. 39). Cette notion de l'idéologie semble dériver de celle présentée par J.-P. SARTRE, dans *L'idiot de la famille*, t. III, p. 222.

un rôle particulier dans l'évolution de l'humanité (6), cette idéologie pose le principe suivant lequel l'évolution générale des sociétés humaines obéit à des lois nécessaires, conduisant des sociétés anarchiques aux sociétés organiques en passant par des sociétés mécaniques, pour aboutir à une transfiguration annoncée par la société libérale démocratique avancée.

La nécessité historique

L'histoire humaine est tout d'abord fondée sur une connaissance scientifique de la nature de l'homme, nature paradoxale, à la fois agressive, possessive, violente (7), mais aussi généreuse, cherchant sans cesse le « dépassement » (8). C'est sans doute cet effort de dépassement qui est le moteur de l'évolution historique, observable, elle aussi, scientifiquement.

L'Histoire nous montre une marche générale nécessaire (9) de l'Humanité vers le progrès : matériel, sans doute, mais avant tout intellectuel et moral, vers un monde de plus en plus capable de se contrôler, de plus en plus solidaire. Après une période difficile, où sans doute les forces agressives l'emportent sur les forces de dépassement, et où, par conséquent, régnait une certaine anarchie, se sont créées des sociétés d'abord mécaniques, résolvant tant bien que mal les conflits existant en leur sein, puis sont apparus des éléments plus organiques, qui tentent de se développer de nos jours.

Les éléments mécaniques, inconscients, instinctuels de la société tendent à être « contrôlés » par les hommes (10), sans pouvoir l'être totalement (11). Cette évolution ne peut être intellectuellement poursuivie car elle aboutit à une société radicalement nouvelle, indescriptible, semble-t-il, dans le langage du présent.

(6) Thème fréquent chez V. G. E. : « La supériorité de la France est une supériorité de l'Esprit » (cité par Roger PRIOURET, p. XXII). A la tv dans le débat avec F. MITTERRAND : « La France, dans le monde, c'est ce qu'il y a de mieux. »

(7) L'homme est capable du pire quand « le triple feu du désir, de la haine et de l'ignorance s'allume en lui. Et ce dont il est incapable, c'est de ne pas rechercher la possession du pouvoir » (*Démocratie française*, p. 146 ; voir aussi p. 42 et 45).

(8) « Mais la nature humaine est ainsi faite que le besoin de s'affirmer et de se dépasser est un de ses ressorts profonds » (*ibid.*, p. 77).

(9) V. G. E. parle de « l'aboutissement nécessaire de la longue évolution de l'Occident chrétien » (*ibid.*, p. 53), des peuples « qui n'ont pas encore atteint » (*ibid.*, p. 19).

(10) « La société démocratique, décidée à soumettre le spontané au conscient » (*ibid.*, p. 116) ; « superposer le conscient au spontané » (*ibid.*, p. 48) ; « articuler le conscient sur le spontané » (*ibid.*, p. 119).

(11) « Une économie moderne est un système d'une extraordinaire complexité, sur lequel interviennent chaque jour des centaines de milliers d'informations et de décisions. Aucune centralisation collective ne peut faire fonctionner correctement un tel système. Il ne peut être conduit qu'en prenant appui sur de puissants mécanismes automatiques » (*ibid.*, p. 116).

L'évolution de l'Occident

Ce phénomène, s'il est cosmique, n'est pas synchronique : dans la ligne générale d'évolution de l'humanité, certaines régions sont en avance sur d'autres. Ainsi, l'Occident a opté dès le Moyen Age pour le développement économique, sous l'impulsion d'un groupe social déterminé (12). Les philosophes sont venus couronner ces conceptions nouvelles. Le monde occidental a, par là même, pris une avance considérable sur les autres régions du monde. En se libérant de la misère, il a créé une société de liberté des individus, exceptionnelle dans un monde où les hommes vivent encore à l'heure des masses.

Naturellement, cette évolution s'est réalisée au sein de systèmes sociaux imparfaits, donc sans douloureuses distorsions. Libéralisme et collectivisme ont assuré le développement de quelques pays, mais laissant les pays sans développement qui sont encore dans une situation de misère.

Vers la société libérale démocratique avancée (13)

Nous sommes à l'heure actuelle dans cette situation douloureuse, mais dans un monde où le développement scientifique et technique permet un progrès continu illimité. Il faut qu'un progrès spirituel accompagne ce progrès matériel. Celui-là ne peut se réaliser qu'au sein des nations européennes, porteuses de la civilisation (14), et plus particulièrement en France et par la France (15). Si notre pays est très faible sur le plan démographique (en l'an 2000, la population française représentera 1 % de la population mondiale), il est déjà beaucoup plus fort sur le plan économique (grâce au Président, la France a dépassé la Grande-Bretagne), et il est dominant sur le plan culturel.

La France est donc bien placée pour produire le modèle de

(12) « Une société unie est l'aboutissement nécessaire de la longue évolution de l'Occident chrétien puis « philosophe », commencée vers le XI^e siècle avec l'apparition dans les villes naissantes d'une catégorie d'hommes qui ne s'identifiaient ni à la noblesse, ni à la paysannerie. Evolution poursuivie à la Renaissance, qui s'est imposée au XVIII^e siècle, et qui devint irréversible lorsque la division de la société en classes sociales cessa d'être considérée comme la conséquence fatale d'un plan divin » (*ibid.*, p. 53).

(13) Ainsi définie « une société démocratique moderne, libérale par la structure pluraliste de tous ses pouvoirs, avancée par un haut degré de performance économique, d'unification sociale et de développement culturel » (*ibid.*, p. 170).

(14) « Le mince cap d'Asie où une certaine idée de l'homme, de sa mesure et de sa raison a commencé un long périple » (*ibid.*, p. 169).

(15) « La France possède un esprit d'invention, parfois tumultueux, en nature politique, artistique et sociale. Eh bien ! cette force de proposition, il convient de l'utiliser dans le monde moderne » (LA FOURNIÈRE, *op. cit.*, p. XVIII).

transition vers la société future : la société libérale démocratique avancée.

La société libérale avancée est une société pluraliste (sur tous les aspects), de liberté, mais aussi de diversité. L'égalité n'y est pas l'égalitarisme même si les « inégalités » économiques sont limitées (16). La propriété étant le moyen essentiel d'assurer la sécurité, les Français doivent se voir reconnu le droit au patrimoine (17).

La société démocratique avancée est une société réformatrice et non révolutionnaire (18). La démocratie peut ranger la Révolution au magasin des choses dépassées. Ayant le choix entre deux équipes qui présentent des programmes clairs, les citoyens sont maîtres de déterminer l'orientation générale des affaires, dont la conduite appartiendra au chef de l'Etat, au Gouvernement contrôlé par le Parlement (19).

Dans cette société, la politique étant ainsi à sa place, les hommes peuvent travailler paisiblement au progrès, la « politisation » abandonnant les domaines qui ne sont pas les siens et où elle n'est qu'agitation stérile (20).

En France, un groupe social est capable de comprendre cette évolution et de la conduire : c'est le groupe formé par les classes moyennes. Par leur nature de classes charnières, par leurs limites floues avec les autres classes sociales, elles réalisent l'intégration organique de la société et dépassent définitivement le stade de la lutte des classes (période mécanique de l'évolution) (21). Les éléments

(16) Il existe des « différences de situations individuelles qui traduisent l'inégalité des efforts, des talents, des risques, des responsabilités ». Mais il ne faut pas dépasser « un écart social maximum » (*Démocratie française*, p. 64) ; et encore : « Que des écarts soient indispensables pour récompenser la peine, le talent, le risque, c'est l'évidence » (*ibid.*, p. 67). Ainsi l'apport des femmes sera différentiel étant donné « leurs aptitudes distinctives, la manière qui leur est propre de percevoir le monde et d'agir sur lui » (*ibid.*, p. 63).

(17) « Il faut aller plus loin, et reconnaître le droit individuel à l'acquisition d'un patrimoine » (*ibid.*, p. 108).

(18) « Je souhaiterais qu'au terme de mes fonctions le débat français s'exerce à l'intérieur de notre société, pour l'améliorer, et non pas la renverser. Nos sociétés sont les meilleures, c'est incontestable » (LA FOURNIÈRE, *op. cit.*, p. XIV) ; « je suis un traditionaliste, mais aussi un réformiste » (*ibid.*, p. XVIII). « L'évolution de notre société pluraliste exclut l'immobilisme, comme elle rend inutile la Révolution. Elle passe par la réforme » (*Démocratie française*, p. 172).

(19) La souveraineté du citoyen, c'est d'être « un arbitre, celui à qui revient le choix final, et qui décide en dernière instance » (*ibid.*, p. 147).

(20) « La neutralité, au regard du débat politique, de la justice, de l'armée, de l'école, de l'administration » (*ibid.*, p. 156).

(21) « L'évolution en cours, loin de conduire au face à face de deux classes, bourgeoise et populaire, fortement contrastées, se traduit par l'expansion d'un immense groupe central aux contours peu tranchés, et qui a vocation par sa croissance numérique exceptionnellement rapide, par ses liens de parenté avec chacune des autres

les plus dynamiques des classes moyennes, les jeunes, non aveuglés par les idéologies dépassées (libéralisme à l'américaine, marxisme à la sauce soviétique ou chinoise), sauront réaliser cette mission, dans la conscience de l'avenir (22).

Mais la société libérale démocratique avancée n'est qu'une étape. A l'horizon, on peut voir se profiler une société qualitativement nouvelle, une société supérieure, ayant été illuminée par l'Esprit. On ne saurait certainement pas en parler, mais sans doute peut-on au moins la présenter (23).

II. L'IDÉOLOGIE DANS LE DISCOURS

Le discours a été défini par Benveniste par « l'intention d'influencer l'autre en quelque manière » (24). Sans doute le message, dans son contenu intellectuel, vise spécifiquement cet objet. Mais il risque, comme le remarquait déjà Montesquieu, « de persuader tout le monde et de ne toucher personne » (25). Toucher, c'est le propre de la langue, de l'écriture de l'auteur, qui doit apporter cet élément fondamental à l'efficacité du message. La rhétorique classique enseignait l'art de convaincre, la poétique de toucher. De nos jours, la rhétorique nouvelle a étendu son objet à l'art général « d'influencer l'autre en quelque manière ». En même temps que les logiciens (26) renouaient la connaissance de l'argumentation, les linguistes (27) montraient

catégories de la société, par son caractère ouvert qui en assure largement l'accès, par les valeurs modernes dont il est le porteur, d'intégrer en lui-même progressivement et pacifiquement la société française tout entière » (*ibid.*, p. 56). Messianisme des classes moyennes dans des termes néo-marxistes, néo-althussériens, se substitue au messianisme prolétarien refusé (*ibid.*, p. 151).

(22) L'image de la France que nous voulons avoir devant les yeux, c'est l'image de « l'avenir » (*ibid.*, p. 95). Bien sûr le thème de « l'avenir » est un thème légitime, mais on a depuis longtemps montré que, sur le plan idéologique, sa fonction essentielle était l'occultation du présent.

(23) « Après que tout aura été ouvert, libéré, humanisé par notre effort commun, il restera à attendre que jaillisse d'un esprit ou plus probablement d'un mouvement de conscience collective ce rayon de lumière nécessaire pour éclairer le monde, celui d'une nouvelle civilisation, réunissant dans une même perception spiritualiste l'affranchissement de l'être et la trace du destin de l'espèce » (*ibid.*, p. 175) (vision teilhardienne).

(24) « Il faut entendre discours dans sa plus large extension : toute énonciation supposant un locuteur et un auditeur, et chez le premier l'intention d'influencer l'autre de quelque manière » (BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale*, p. 242).

(25) De la politique, *Œuvres complètes*, édit. Pléiade, I, p. 112.

(26) Par exemple Th. PERELMAN et L. OLBRECHT TYTECA, *La nouvelle rhétorique. Traité de l'argumentation*, Paris, PUF, 1958, coll. « Logos ».

(27) Dans ce travail nous avons particulièrement utilisé : E. BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966 ; R. JAKOBSON, *Essais de linguistique générale*, Paris, Ed. de Minuit, 1963 (« Arguments », 14) ; P. GUIRAUD, *Problèmes et méthodes de la stylistique*, Paris, PUF, 1975 ; D. MAINGUENEAU, *Initiation*

que ces techniques destinées à « toucher » n'étaient ni neutres, ni innocentes. Ils décelaient dans l'écriture les manifestations de ces techniques, et en analysaient la portée, montrant que, dans leur épaisseur, c'était toute une conception des rapports du locuteur et du récepteur, du monde du locuteur même, qui se manifestait.

En suivant les résultats obtenus par les logiciens et les linguistes, nous allons essayer de mettre en lumière « l'univers » qui apparaît dans l'écriture (28) du Président de la République, et la vision du monde, l'idéologie qu'elle véhicule. Nous ne nous dissimulons nullement les difficultés du travail que nous entreprenons ici : d'une part, la théorie sur laquelle il se fonde, d'autre part, le caractère rudimentaire des méthodologies utilisées ne permettent pas d'atteindre un niveau scientifique rigoureux. Les dimensions et l'esprit de l'article l'interdiraient d'ailleurs. Mais cet essai nous semble suffisamment intéressant pour être tenté.

L'écriture giscardienne appartient, dans les textes que nous étudions, au genre d'écriture du discours politique. Elle en utilise donc les techniques, communes à toutes les œuvres du genre, mais pas toutes, et d'une manière particulière. C'est cet usage différentiel de l'écriture politique qu'il convient donc de repérer ici.

Deux aspects ont retenu notre attention :

- d'une part, les rapports du Président et de son auditoire, tels qu'ils apparaissent dans ces deux textes, et qui ne peuvent pas ne pas rejaillir sur la conception générale des rapports d'autorité, de pouvoir ;
- d'autre part, la nature même des liens sociaux, telle qu'elle apparaît dans les images qu'en produit l'écriture.

Les rapports du Président et de son auditoire

La parole giscardienne est « autorité ». Elle indique la vérité du présent, les évidences de l'avenir, le « bon choix » pour les joindre. Dans la relation locuteur-récepteur, les rapports sont inégalitaires, la personne du Président dominant celle du citoyen. L'analyse de

aux méthodes d'analyse du discours, Paris, Hachette Université, 1976 ; J. GUILHAUMOU et autres, *Langages et idéologies. Le discours comme objet de l'histoire*, Paris, Ed. Ouvrières, 1974 ; *Langages*, n° 13, *Langage du discours*, n° 28, *Le discours politique*, n° 41, *Typologie du discours politique*. Nous avons également tiré parti de très nombreux ouvrages dont : M. FOUCAULT, *L'archéologie du savoir*, Paris ; R. BARTHES, *Leçon inaugurale*, Paris, Seuil, 1978 ; et de J.-M. COTTERET, Cl. EMER, J. GERSTLÉ, R. MOREAU, *Giscard d'Estaing - Mitterrand : 54 774 mots pour convaincre*, Paris, PUF, 1976 (bien que notre méthodologie soit très différente de celle utilisée).

(28) Nous employons ce terme ici pour caractériser l'emploi particulier de la langue fait par un auteur. Le mot est donc employé dans un sens plus voisin de celui de parole chez de Saussure, de performance chez Chomsky que d'écriture chez Barthes. Il s'emploie, que le texte soit lui-même écrit ou oral.

l'écriture giscardienne nous permet de mieux situer les origines et les conséquences de cette domination.

L'écriture giscardienne est d'abord une écriture scientifique. — Valéry Giscard d'Estaing parle le langage de la science et bénéficie de son autorité (29).

Le discours giscardien porte les marques de la scientificité : le langage est neutre, le style rigoureux, évitant la plupart du temps tout effet littéraire. Les énoncés sont en général abstraits, universels (négatifs ou positifs), parfaitement impersonnels. L'articulation scientifique du discours se manifeste par la multiplicité des mots ou des expressions indiquant la liaison nécessaire entre les énoncés. J.-M. Cotteret et son équipe l'avaient déjà remarqué dans leur étude sur *Giscard d'Estaing - Mitterrand*. Mais, ici, l'articulation scientifique est encore plus riche, plus pédagogique (30) : on voit que, dans ces conditions, ce n'est pas un hasard si les conséquences du caractère scientifique du discours sont nombreuses. Non seulement elles surdéterminent la validité des thèses du discours (31) (justifiant au nom de la science l'ordre économique, social, politique), mais elles disqualifient à l'avance toutes les objections par l'autorité absolue du savoir. D'autre part, elles placent le récepteur dans une position d'infériorité, lui interdisant toute contestation, le culpabilisant si quelques objections lui apparaissaient (32). L'image de Valéry Giscard d'Estaing que révèlent les sondages (compétent, intelligent) montre bien l'efficacité du procédé employé.

(29) Valéry Giscard d'Estaing, présenté par J. Dominati comme « un technicien de l'économie au service des masses », use et abuse de l'autorité de la science : « Tout ce que la science de l'homme nous apprend » (*Démocratie française*, p. 145). « Toutes les observations disponibles nous montrent » (*ibid.*, p. 55). « Les réalités aisément observables » (*ibid.*, p. 42). « Ainsi la nature de l'homme que la science moderne a établie » (*ibid.*, p. 145). « Les résultats... scientifiquement établis » (*ibid.*, p. 31).

(30) Cet appui sur la science fait prendre parfois au Président un langage magistral : « Je vous donnerai tous les éléments nécessaires » (Verdun-sur-le-Doubs), il y a « trois facteurs » (*Démocratie française*, p. 27), « problèmes de trois sortes » (*ibid.*, p. 27), « il en résulte trois conséquences » (*ibid.*, p. 81).

(31) « Autrefois l'autorité, revêtue de ses insignes, n'avait qu'à paraître » (*Démocratie française*, p. 137) ; aujourd'hui « ce respect n'est plus une donnée, il s'acquiert, la toge, la robe ou le képi ne suffisent plus à l'établir » (*ibid.*, p. 151). C'est la science qui la fonde. Aussi V. G. E. est un homme simple (accordéon, pull-over à col roulé, bouquet de fleurs des champs sur la table de la conférence de presse). Avant de répondre, toujours une expression réfléchie, inquiète. Et puis la clarté de la réponse.

(32) « Disqualifié le récalcitrant en le considérant comme stupide et anormal » (PERELMAN, *op. cit.*, I, p. 43). De même « engendre la faute, et portant la culpabilité de celui qui la reçoit » (BARTHES, *Leçon*, p. 11). Après avoir souligné la difficulté : « Je m'excuse auprès du lecteur du caractère ardu du développement qui va suivre. Je ne l'ai pas introduit par pédantisme... l'aridité du texte n'exprime pas la désinvolture, mais le respect » (*Démocratie française*, p. 115). *Démocratie française* est « sans doute un peu austère, de lecture difficile » (p. 21).

L'autorité giscardienne ne tient pas seulement à sa compétence scientifique, mais à son autorité personnelle. — Celle-ci préexistait à ses fonctions présidentielles, et il a toujours parlé le langage de l'affirmation pure et simple dont la validité est fondée sur la personne même de celui qui parle. Naturellement, cette autorité dans le langage a été renforcée par la fonction qu'il exerce (33). Chef de l'Etat, il a une expérience infiniment plus large que chaque homme pris en particulier. Habitué qu'il est à penser pour la France, à regarder « plus loin et plus haut », il peut parler avec autorité, et c'est ce qu'il fait (34).

C'est par son autorité qu'il tend à imposer son vocabulaire (35), conscient qu'imposer celui-ci est le moyen le plus sûr d'imposer ses vues, les concepts déterminant la perception du réel des récepteurs (36) du discours. Qualifications arbitraires, amalgames non évidents peuplent le discours giscardien. L'opposition, c'est le collectivisme, notre société est démocratique, notre société est pluraliste. Les nationalisations sont étatisations.

Le vocabulaire institue aussi des associations d'idées existantes répétées. Cette redondance d'unités linguistiques au plan de l'expression (isotopies) est particulièrement visible en ce qui concerne le collectivisme, dont les isotopies tournent autour de la caserne (embrigadement, enrégimenter, etc.) et de la monotonie (nivellement, monotonie, tristesse grise, etc.).

L'autorité du Président lui permet également d'imposer ses énoncés. Si on examine de près les propositions universelles énoncées (37), on s'aperçoit de leur caractère arbitraire, de leur absence

(33) Dès les premières lignes du texte, la position du lecteur est précise : « Je suis devenu Président de la République » (*ibid.*, p. 16). « Certains ont voulu dénier au Président de la République » (Verdun-sur-le-Doubs). « J'agis en tant que chef de l'Etat. » « J'ai dans ma fonction, le devoir de lui répondre » (*ibid.*, p. 18).

(34) Dans le Discours de Verdun-sur-le-Doubs, il exprime son indignation devant l'audace de certains qui ont mis en cause son droit à intervenir dans le débat. L'analyse de ce passage serait particulièrement intéressante à faire, par sa nature même (fonction phatique, autocitation, disqualification des opposants, paradoxisme, idéologie de la liberté de la personne, de la subjectivité, etc.). Cependant le Président ira voter « comme tout le monde, comme un simple citoyen », il est vrai, « et non en tant que simple citoyen » (Verdun-sur-le-Doubs).

(35) « Chacun cherche à imposer ses propres signes, à les installer en langue » (MAINGUENEAU, *op. cit.*, p. 51). « Toute parole constitue ce qu'elle désigne en monde » (LYOTARD, *Discours. Figures*, p. 18).

(36) « Le monde perçu à l'intérieur de formations idéologiques d'une culture donnée » (DUBOIS, *Dictionnaire de linguistique*, 1972).

(37) « Aucune société ne peut vivre sans un idéal qui l'inspire » (*Démocratie française*, p. 15). « La nature humaine est ainsi faite » (*ibid.*, p. 77). « La vie familiale est une des conditions de l'épanouissement individuel » (*ibid.*, p. 80) (pauvres célibataires !). « La liberté suppose une certaine forme de sécurité » (*ibid.*, p. 107) (phrase

de fondement véritable. Elles postulent un accord de l'auditoire qu'en fait elles imposent et servent de base à des déductions encore plus éloignées du consensus général. Bref, elles relèvent le plus souvent de la pure pétition de principe.

C'est encore à l'autorité du Président qu'il faut recourir pour expliquer les faiblesses de l'articulation générale des énoncés. Appartenant à la meilleure société, Valéry Giscard d'Estaing respecte les « normes de bienséance qui excluent les concepts obscurs et les raisonnements trop compliqués » (38). Ne prenons que quelques exemples.

Souvent, le raisonnement prend une forme dialectique : deux thèses sont posées, une synthèse découverte. Or, il faut remarquer que, d'une part, la réduction du possible à deux termes est absolument arbitraire (deux idéologies seulement se proposent aujourd'hui : le collectivisme et le libéralisme) (39). D'autre part, la synthèse réalisée consiste à reprendre l'une des thèses, faiblement corrigée par le bon de l'autre thèse, conception, on le voit, plus proudhonienne qu'hégélienne de la dialectique.

Le raisonnement est très souvent remplacé par de simples analogies (40) qu'il ne serait pas bienséant de questionner, d'autant qu'elles trouvent souvent leur fondement dans les lieux communs de notre culture, se présentent fréquemment sous une forme abstraite : la métaphore qui synthétise les éléments de l'analogie et les solidarise totalement.

Mais l'autorité du Président se manifeste souvent d'une façon plus directe, plus personnelle (41). — Le discours change de ton, et l'on pourrait dire que l'affectif entre en renfort. Le Président crée une communauté entre lui et son auditoire (je, me, moi, nous, nôtre,

banale d'où va sortir la justification concrète de la propriété privée conçue elle-même abstraitement). « Est-ce un projet capitaliste : évidemment non » (*ibid.*, p. 170). « Le pluralisme ne se divise pas » (*ibid.*, p. 96).

(38) BOURDIEU et BOLTANSKI, *op. cit.*, p. 5.

(39) Procédé constamment employé par les marxistes, qui auraient mauvaise grâce à lui reprocher.

(40) Les linguistes diraient que l'on passe au plan de l'énonciation.

(41) Dans une analogie, on distingue la réalité observée (thème), et celle à laquelle on la compare (phore), l'analogie entre la situation de 1939 et de celle de 1978, les conséquences qu'on peut en tirer (amalgames du phore sur le thème), est particulièrement mise en lumière par le dessin de Konk (*Le Monde*, 29-30 janvier 1978). Thème : danger de la tromperie politique (la gauche promet ce qu'elle ne pourra faire, elle fera ce dont elle ne parle pas), phore (la défaite de 1940). Effet de contamination. Le bombardier nazi qui vient détruire la cité paisible, et que Valéry Giscard d'Estaing désigne d'un doigt à une Marianne en herbe, porte sur ses ailes « programme commun ». Konk est-il allé plus loin que les amalgames induits ? L'analogie est encore commode pour se débarrasser de ses responsabilités : « La crise est comme une épidémie : elle nous vient du dehors » (Verdun-sur-le-Doubs).

vôtre) et exclut d'un mot les indignes (42). Il qualifie les réalités qu'il décrit par des adjectifs, des adverbes, des expressions qui l'engagent en tant qu'homme (le bon choix, regrettable, malheureusement, illusoire, douce). Les propositions universelles deviennent des impératifs (il faut, on doit, il est nécessaire), et naturellement ces impératifs abstraits font passer de l'impératif hypothétique à l'impératif catégorique.

Ces relations de pouvoir, tendant à déconsidérer l'adversaire par le mépris pour une erreur impardonnable, sont-elles compatibles avec l'idéologie démocratique (43) professée par le discours ?

La conception générale de la société

Les linguistes nous apprennent que l'étude des connotations du langage, des isotopies peut nous aider à mieux comprendre les structures de l'univers du locuteur (44). Nous examinerons trois domaines dans lesquels l'étude des isotopies nous permet d'avancer :

— d'une part, la société est souvent décrite comme un organisme, un corps vivant. Les marques de l'isotopie organiciste sont très nombreuses et les conséquences fort importantes. Si l'isotopie impose une vision organiciste de la société, l'idéologie de l'unité sociale sera redoublée, donc les hiérarchies et les inégalités fondées, la lutte des classes refusée, etc.

Lorsque l'isotopie organiciste va jusqu'à l'anthropologisation du social (la France est traitée comme une personne) (45), l'idéologie de l'autorité se trouve surqualifiée et un principe commode d'explication découvert en la nature de la société personne (46) ;

(42) Jakobson et Benveniste ont fait observer que le on, le certain, était la non-personne (cf. leurs emplois par le général de Gaulle).

(43) Cette disqualification de l'adversaire est-elle dans la ligne de l'idéologie du discours ? Pour qualifier un régime démocratique, V. GISCARD D'ESTAING n'écrit-il pas : Le « régime admet-il l'existence d'une opposition effective disposant vraiment de la possibilité de devenir à son tour la majorité ? Il est réellement démocratique et populaire. La refuse-t-il ? Dans ce cas, quelles que soient les justifications avancées, il n'est ni populaire, ni démocratique » (*Démocratie française*, p. 147) ?

(44) On se reportera à la lecture d'une page de *Germinal*, de ZOLA, par J.-M. ADAM, *Linguistique et discours littéraire*, Paris, Larousse Université, 1976, p. 168 et suiv.

(45) Les traits nationaux « explicatifs » pleuvent dans l'ouvrage. « La France hésite sur la route à suivre » (*Démocratie française*, p. 18), mais « c'est un trait de l'esprit français de préférer le plus généreux au possible » (*ibid.*, p. 19). « La France a le goût de l'explication globale, du monorationalisme se substituant à un monothéisme » (*ibid.*, p. 43). Il faut que « la France puisse compter sur ses propres forces » (*ibid.*, p. 161). « La France se félicite de l'état d'esprit... elle souhaite... » « La France continuera » (*ibid.*, p. 164), d'ailleurs « la France est une spécificité » (*sic, ibid.*, p. 29), elle « s'interroge » (*ibid.*, p. 19). « Les traits de notre caractère national » (*ibid.*, p. 55).

(46) Nigel HARRIS écrit : « Détacher les idées des gens qui les professent conduit à l'erreur d'attribuer à toute la société les idées particulières d'un groupe. Une erreur

- l'isotopie sportive est assez développée dans le discours giscardien. Toute une série de termes se regroupent autour du sport (l'effort, la compétition, le désir de gagner), remplaçant la lutte au sein d'une société que l'isotopie précédente semblait écarter. En effet, si l'idéologie du discours est tenue à une certaine cohérence, l'idéologie dans le discours n'a pas à répondre à cet impératif ;
- l'isotopie « automobile » est aussi présente dans les deux textes que nous étudions (direction assistée, conduire, envoyer la voiture dans le fossé). Elle redouble sans doute l'idéologie d'autorité que nous avons vue constamment présente, et qui apparaît fondamentale pour Valéry Giscard d'Estaing. « La direction des grandes entreprises modernes appartient au management salarié qui exerce cette fonction d'obtenir des divers partenaires sociaux qu'ils agissent de façon convergente » (47).

Peut-on, sur la base de ces brèves analyses, caractériser l'idéologie giscardienne ?

D'abord, bien sûr, les traits que nous avons retenus caractérisent plus un ensemble idéologique qu'une personne déterminée. On a pu y retrouver la réalisation de l'esprit de l'ENA et montrer la convergence entre l'idéologie giscardienne et ce que P. Bourdieu (48) appelle le conservatisme reconverti.

Cependant, la « version giscardienne » de cet ensemble est bien particulière. Servie par l'opiniâtreté de son auteur, par les réformes qu'il a lui-même engagées, elle est sans doute en voie de réalisation partielle, donc de vérification (49). Diffusée largement, il est certain que, sous de nombreux aspects, elle a réussi à s'imposer à beaucoup de membres des classes moyennes à qui elle était destinée, les résultats des élections le démontrent (même si la gauche y a beaucoup participé).

La vision messianique du rôle des classes moyennes dans la démocratie libérale avancée saura-t-elle conquérir, directement ou indirectement, le prolétariat affronté aux durs problèmes de la vie quotidienne ?

analogie est commise par ceux qui décrivent les États-nations comme s'ils étaient des personnes. Ainsi, des journaux proclament parfois « la Grande-Bretagne est « fâchée avec l'Angleterre, même si la plupart des gens en Angleterre ignorent totalement les détails les plus élémentaires de la querelle » » (*Belief in Society*, Londres, « Penguin Books, 1968, p. 29).

(47) *Démocratie française*, p. 87.

(48) *Op. cit.*, p. 42.

(49) BOURDIEU parle (*op. cit.*, p. 51) de la « prophétie autoréalisante des nouveaux dirigeants ».